



«J'ai réinventé mon nom»

«Le fils du lendemain» est le récit d'une quête vertigineuse d'identité d'un homme sur les traces de son père biologique. Un chef-d'œuvre! Rencontre avec l'auteur.

PROPOS RECUEILLIS PAR
JEAN PINESI

COOPÉRATION. Votre livre, *Le fils du lendemain*, résonne comme un cri de souffrance longtemps étouffé...

BERNARD JEAN. Vous avez entendu un cri, mais moi, lorsque j'écrivais, je n'avais pas la sensation de crier. En fait, je cherchais l'articulation d'une parole arrachée à ma chair.

Le fils du lendemain, c'est l'enfant qu'on ne voulait pas?

C'est le fils que ma mère n'attendait pas. En tout cas pas de cette façon. Pour elle, j'étais l'enfant catastrophe, puisque né d'un père biologique qui n'était pas son mari. Je ne porte pas de jugement moral sur ma mère. A l'époque, elle n'avait vraisemblablement pas d'autre solution que de faire endosser cette paternité par son mari sans risquer l'opprobre et le rejet.

Pourquoi avoir attendu si longtemps pour écrire ce livre?

Je l'ai écrit quand j'ai été en mesure de

le faire. Il arrive un moment où le doute est toujours présent. Je ne dis pas que ça m'obsédait et que j'y pensais tout le temps, mais j'éprouvais cette «stupeur épidermique» qui, enfant, me faisait sentir au plus profond de moi que mon père n'était pas mon père. C'est vertigineux, car un enfant ne peut pas demander à son père: «Papa, es-tu mon papa?» C'est à l'âge adulte que cette question a pu se formuler de façon aussi claire dans ma conscience. Au point que j'ai décidé d'en avoir le cœur net par des analyses biologiques de sang.

PORTRAIT EXPRESS



Carte d'identité. Bernard Jean est un pseudonyme. Sous son vrai nom, l'auteur a publié plusieurs romans et chroniques. Agé de 55 ans et marié, il a trois enfants.

Ce qu'il aime par-dessus tout. «L'amour.»

Ce qu'il déteste. «L'arrogance.»

La haine. «L'impossible ami de l'amour.»

Le mensonge. «Le triste abri des gens qui ne peuvent vivre sans masque.»

La culpabilité. «Un lourd héritage qui ne produit que du malheur.»

Le pardon. «Ce n'est pas un livre sur le pardon.»

Le livre. *Le fils du lendemain*, Bernard Jean, Editions Zoé. Séances de dédicaces au Salon du livre et de la presse de Genève: vendredi 28 avril, à 14 h, au stand Femina-Payot (débat à 13 h), ainsi que samedi 29 avril et dimanche 30 avril, de 12 h à 14 h, au stand Zoé.

quelque sorte, le roman. En sortant de cette histoire, je réinvente mon nom. Il ne s'agit pas de renier mon vrai nom, mais de dire: «Celui que je suis, je l'ai inventé.»

Habituellement, mettez-vous autant de vous-même dans vos romans?

Non. Je mets toujours tout de moi-même, mais pas de contenu autobiographique. Mon œuvre se situe plutôt aux antipodes de l'autobiographie. Dans *Le fils du lendemain*, je ne raconte pas ma vie. Quelques épisodes très chargés d'émotion sont autobiographiques, mais c'est tout. L'enjeu était pour moi de dépasser la narration autobiographique pour dire ce qu'il y avait au fond de moi d'indicible par rapport à cette identité.

Ce roman est le récit d'une quête désespérée d'identité?

Je pense, au contraire, que c'est l'espoir fou de conquérir une vraie parole en explorant cette histoire par la littérature. Avec une exigence profonde: si je me sentais dériver vers un récit de vie complaisant, je n'aurais jamais publié ce livre. Il fallait que je puisse le considérer comme de la littérature et pas de la complaisance autobiographique. Il n'y rien de pire que de se frapper la poitrine en disant au monde: «Voyez comme j'ai souffert!»

Malgré son contenu bouleversant, votre roman n'évite pas l'humour...

L'humour et l'ironie sont un peu ma marque de fabrique. L'humour est ce qui nous permet de bien vivre nos difficultés. De placer des histoires lourdes

et pénibles dans l'espace du jeu. Et, malgré l'émotion intense, de les rendre presque... joyeuses.

Vous faites aussi une allusion au Christ et à Joseph: êtes-vous croyant?

Fondamentalement, oui. Mais d'une foi sans cesse remise en question par le scepticisme. Je suis animé d'une foi en la vie, mais pas en une vérité qui serait la seule et qui devrait se proclamer à tout prix.

Ce roman vous a-t-il aidé à vider votre haine contre ceux qui vous ont menti?

J'utilise le mot haine dans le sens précis où pour mériter l'amour de ma mère, je devais haïr à son côté, accuser, dénigrer, et même crever les yeux de la maîtresse de mon père. Un amour qui doit répondre à ces conditions vous conduit fatalement dans une chute sans fond. La seule réponse pour l'enfant que j'étais consistait à haïr ma mère pour ne pas haïr le monde entier. Une légitime détestation comme on parlerait de légitime défense. La haine, c'est de l'amour déçu.

Eprouvez-vous encore du ressentiment à son égard?

Ma haine a disparu le jour où j'ai entendu un psychologue affirmer que ma mère était une démente. La haine n'a pas disparu au profit de l'amour, mais d'une intense pitié. J'espère qu'avant de mourir, elle pourra redevenir ma mère dans le sens de l'amour.

«Un enfant ne peut pas demander à son père: «Papa, es-tu mon papa?»»

PHOTOS CHARLY RAPPO



«Le fils du lendemain» (Editions Zoé), signé Bernard Jean.

Comment a réagi votre père?

Mon père – je ne parle pas de mon père biologique – a accepté de se soumettre à ces analyses. La réponse est arrivée, absolument claire: ce que je sentais dans mes fibres était vrai, bien que l'on ne m'en ait jamais rien dit. Je ne pouvais pas occulter cette expérience. Pour un écrivain, toute expérience est matière, et pour l'écrivain que je suis, il n'existe pas d'expérience plus radicale que celle de cet enfant cherchant sa voix dans le mensonge de son nom.

Pourquoi avoir publié ce livre sous un pseudonyme?

Ce n'est pas par caprice. Je voulais, d'une part, protéger mon père du Café du Commerce. A bien des égards, il s'est montré exemplaire dans cette histoire. D'autre part, il était presque évident pour moi de signer mon livre de cette manière: ce pseudonyme clôt, en